

dront que je n'ai point parlé, trois derniers mots suffiront à vous déclarer que je n'ai pas laissé perdre la première belle occasion de fuir. Enfin, madame, j'arrive, et j'ajouterai, cela seul est intéressant pour Votre Altesse, que je n'arrive point le cerveau ni les mains vides ; c'eût été trop mal reconnaître les bontés dont vous m'avez honoré, mal mériter celles que vous voudrez bien me témoigner, je l'espère.

—Fryon ! répéta la duchesse, subissant comme toujours le charme de cet enjouement et de cette philosophie. Eh ! que peux-tu m'apporter, pauvre dépouille, oublié du monde comme un mort, n'arrives-tu pas nu et sans cervelle comme un revenant ?

—Oh ! dit Fryon, si jamais cervelle a fait un rude exercice, c'est la mienne ; voyez ce crâne chauve et poli par les ébullitions cérébrales ; j'en livre à Votre Altesse les ressorts fourbis et fonctionnant à miracle. Mais un peu de sérieux avec une si grande princesse. J'arrive, ai-je dit, la tête et les mains pleines, il s'agit de le prouver. Oui, madame, j'ai traversé l'Angleterre bien vite, je vous jure, et cependant j'ai eu le temps d'y prendre tout ce qu'il y avait de bon pour nous.

Marguerite leva la tête.

—Madame, soyez persuadée que, malgré ma prison, je suis au courant des affaires absolument comme si je n'eusse pas quitté le cabinet de Votre Altesse, ou plutôt celui du roi Henri VII, car il sait vos secrets mieux que vous, c'est ce dont je veux avoir l'honneur de vous entretenir. Et d'abord, ma jeune géôlière me racontait volontiers ce qui se passait en Ecosse et en Angleterre. J'ai su Exeter, Taanton : j'ai su Bermondsey, je sais tout. Oui, ces désastres ont dû troubler les nuits de Votre Altesse, mais rien n'est encore perdu. Le prince est dans l'asile de Bauley ; Henri VII ne l'osera pas prendre, et nous l'y prendrons, nous. Le prieur est de mes amis, nous étudîâmes ensemble ; c'est moi qui lui fis obtenir ce bénéfice quand j'étais secrétaire de Henri VII. Je connais tout Bauley, comme j'ai connu ma prison ; pas un caveau, pas un souterrain, pas une route, pas une issue que je ne sache mettre à profit. Dans huit jours, si vous l'avez pour agréable, un de vos capitaines muni de mes plans, de mes instructions, aura pénétré jusqu'à un noble fugitif et le fera libre comme je le suis moi-même. Ce serait déjà fait, je vous eusse apporté cette joie, si la géôlière de mon donjon eût possédé autant de livres d'or qu'elle avait de bonnes grâces et de toises de corde. Mais je connais mon ami le prieur, madame, il ne dédaigne pas le temporel, et c'est douze bonnes livres pesant de votre or le plus pur qu'il vous en coûtera pour presser dans vos bras votre neveu, le fils du grand Edouard !

Au lieu de la joie qu'il s'attendait à voir éclater sur le visage de la duchesse, Fryon vit soudain ses sourcils se contracter ; un nuage sombre envahit ce front orgueilleux, la majesté sévère, la dignité blessée, remplacèrent par un froid regard l'intérêt bienveillant et la familiarité du début de l'entretien.

—On voit, malgré votre assurance, dit enfin la duchesse, que vous avez perdu beaucoup en prison des choses qui se sont passées dans le monde. Vous donnez aux gens des noms anciens qui ne leur appartiennent plus. Vous considérez comme fort intéressantes pour nous des affaires qui ne nous concernent plus et desquelles nous sommes complètement détachée.

Fryon commença par jeter autour de lui un regard inquiet, comme pour demander si cette conversation avait quelque témoin caché. La duchesse l'interrompit.

—Non, personne ne nous entend, dit-elle, et je parle librement.

—Comment ! répliqua Fryon un peu troublé, votre Altesse se dit détachée des affaires d'Angleterre ; elle se prétend indifférente aux intérêts d'York ; elle va jusqu'à déclarer...

—Que vous appelez York une personne à qui ce nom n'appartient pas. C'est une habitude aujourd'hui surannée et que vous devez perdre à ma cour. Fryon, ne me regardez pas de ces yeux effarés. Nous sommes, je le répète, parfaitement

seuls, et je vais vous parler avec une entière franchise. Ce complot, si habilement ourdi par vous, m'a coûté fort cher et n'a pas réussi. Il a compromis mon honneur et tout ce que j'ai de précieux au monde. Il vous a coûté la liberté, presque la vie. J'y ai renoncé, pour ma part, imitez-moi ; vous y gagnerez encore plus que je n'ai perdu.

Un nuage, une flamme passèrent simultanément sur les paupières de Fryon. Il se crut foudroyé ; dans son saisissement, il resta muet, roidi, béant comme un idiot.

—A ce jeu que vous aviez inventé, poursuivit la duchesse, j'eusse perdu, avant un an, mes trésors, mes avantages, ma considération, et, qui sait, ma couronne ducale. Que chacun retire son enjeu, et Dieu pour tous !

—Quoi ! murmura Fryon éperdu, Votre Altesse prononce ainsi l'arrêt de ce généreux, de cet infortuné prince ?

—Eh ! vous me fatiguez ! s'écria Marguerite avec colère. Prince ! prince !.. la plaisanterie a vieilli, vous dis-je. Me croyez-vous toujours âpre, parce que longtemps j'ai paru l'être ? N'est-ce pas vous qui l'avez fabriqué, ce prince, fabriqué de mon métal, habillé de mes oripeaux, engraisé de ma cuisine ? Son rôle, qu'il jouait assez bien, du reste, excepté sur les champs de bataille, n'est-ce pas vous qui le lui avez sifflé comme une chanson aux merles, à Tournay, dans mon petit château de chasse ; et tenez-vous tant à ce piètre élève, nous a-t-il fait tant d'honneur à tous deux, que vous ne jugiez pas qu'il est temps de lui rendre son nom de Warbeck, sa crasse juive et la potence qu'il coudoie effrontément depuis que je le tiens par la main ?

—Saints du ciel ! dit Fryon pâlisant et d'une voix étouffée, l'un de nous deux a perdu la raison, madame !

—Maitre Fryon !

—Voilà donc ce que dit du prince Richard la duchesse de Bourgogne, sœur d'Edouard IV ! continua-t-il, agité d'un tremblement convulsif.

—Voilà ce que dit la duchesse de Bourgogne d'un misérable faussaire dont je vous défends de prononcer le nom devant moi, Fryon, car alors vous me paraîtriez être son complice, et je vous ferais partager son châtiment.

—Oh !... s'écria Fryon en se frappant le front avec épouvante. Mais vous n'avez donc pas reçu cette lettre que je vous écrivais de la maison de chasse, où vous m'aviez envoyé avec ce jeune homme ?

—La lettre qui me disait : "j'ai trouvé un trésor ; préparez-vous à une joie immense !" Belle joie, riche trésor ! Vous voyez bien que je l'ai reçue, cette lettre ; vous l'écriviez le jour de votre enlèvement, n'est-ce pas ?

—Je l'écrivais, madame, dit Fryon avec une véhémence entraînée, le propre jour où, en interrogeant ce jeune homme pour lui donner sa première leçon, je m'aperçus qu'il en savait plus que le maître ; le jour où, cherchant à le apprendre la vie passée et les malheurs de la famille d'York, afin qu'il les racontât comme un oiseau bavard, je vis cette figure rayonner, cette intelligence resplendir, ces souvenirs s'éveiller, éclater comme des météores ; le jour où, par vos ordres, voulant lui enseigner le rôle de prince, je trouvai un roi sous des guenilles du mendiant, le jour enfin où, confondu dans ma prétendue science, j'écoutai au lieu de parler, j'admiraï au lieu de reprendre, et me prosternai à deux genoux devant les desseins de la Providence, qui m'apportait à moi, chétif, à moi, atone, le propre fils d'Edouard sauvé par Brakenbury, confié au juif Warbeck, et jeté par miracle sur votre passage comme une fleur de ces Alpes où un soir par hasard s'imprima le pied de votre cheval !

—Tu dis, s'écria la duchesse tremblante et se penchant le sein haletant vers ce révélateur exalté, tu oses dire que ce jeune homme et toi vous n'aviez pas concerté cette intrigue ?

—Je dis que j'avais donc raison de vous annoncer ce trésor et cette joie, je dis que je crois à la légitimité de Richard comme je crois à Dieu, je dis qu'il était impossible de se